

Gaston CALMETTE  
Directeur-GérantRÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue Drouot  
à l'Hôtel du « Figaro »ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES  
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C<sup>o</sup>  
8, place de la Bourse

## LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT  
FondateurRÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N°s 102-45 — 102-47 — 102-49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	45	80	150
Départements	48	85	155
Union postale	50	90	165

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

## SOMMAIRE

Ingenieurs et Cigarières : MARCEL PRÉVOST.  
La Vie de Paris : Ferraille à vendre : EMILE BERR.  
Au Maroc : L'ambassade française à Fez : V. L. BARRÉ.  
L'Assemblée des professeurs du Collège de France : L'abbé LOISY.  
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUMIER.  
Gazette des Tribunaux : Le drame de la rue de la Pépinière : GEORGES CLARETTE.  
Les Théâtres : Opéra de Monte-Carlo : la Trilogie de Richard Wagner : « L'Or du Rhin » et « la Valkyrie » : ROBERT BRUSSEL.  
Feuilleton : Métropolis : UPTON SINCLAIR.

## Ingenieurs et Cigarières

En lisant, ce matin, le manifeste dans lequel les ouvriers des Tabacs prennent à partie leurs ingénieurs, je me suis senti rejoint de vingt ans : locution optimiste qui signifie : le poids des vingt dernières années échues s'est accentué sur mes épaules. Vingt ans, ou peu s'en manque, depuis ma dernière promenade à travers les ateliers où nos Carmen, dans une tenue infiniment plus correcte que leurs sœurs sévillanes — enroulées à la « robe » de Sumatra autour de la « tripe » de Brésil...

Elles ne sont pas contentes de leurs ingénieurs actuels, nos Carmen. Elles leur reprochent de « répugner aux méthodes industrielles et commerciales, parce qu'elles sont de savants mathématiciens, sortant de l'Ecole polytechnique, de juger d'un peu haut les nécessités pratiques ; enfin, ayant des appointements fixes, de ne être pas intéressés au succès des affaires... » Et que le personnel des manufactures requière avec cette morgue contre ses ingénieurs, cela prouve combien l'état des choses s'est modifié dans l'industrie depuis vingt années. J'ai décidéement bien fait de quitter les Tabacs en 1891. D'autant plus que nos charmantes roulesses de Sumatra ne pourront pas m'accuser (comme elles accusent, toujours dans le même manifeste, les directeurs français des Tabacs ottomans et philippins), d'avoir eu l'air de dehors l'expérience acquise auprès d'elles.

Au temps où, frais émoulu des écoles, on m'expédia dans une manufacture de province, la vie de l'ingénieur des Tabacs, n'étant point soumise, de la part du personnel, à une si malveillante critique, était fort tolérable. J'aime à me souvenir de ces années de vie provinciale, utile vestibule de la vie à Paris. Si j'avais à recommencer ma jeunesse, je ne la voudrais pas situer ailleurs qu'en province, au moins jusqu'à vingt-cinq ans. Premièrement, parce que la province est le lieu des longs loisirs. Certes, je ne fus pas un ingénieur éminent ; nulle invention mécanique, nulle réforme administrative n'illustra mon court passage dans les ateliers de l'Etat. Cependant je fis consciencieusement mon service. Mais, ce service accompli, que d'heures libres demeurent au fonctionnaire de province, libres pour la lecture, pour la méditation, pour l'étude, — livres pour les longues promenades ou l'on rêve, où l'on réfléchit, où l'imagination édifie l'avenir... C'est justement à cause de tant d'heures disponibles que la plupart des fonctionnaires détestent la province : l'excès de leurs loisirs les accable. « Rien n'est plus insupportable à l'homme », a dit Pascal, « que d'être dans un plein repos. » Paris attire tout le monde, parce qu'à Paris la vie est, pour ainsi dire, quotidiennement échauffée sans qu'on ait le temps d'apercevoir par où elle passe. Les jours de la jeunesse, entre vingt et vingt-cinq ans, sont trop féconds pour qu'un tel escamotage ne soit cruellement irréparable. Je garde donc une mémoire affectueuse, reconnaissante, à ces trois vastes bâtisses au style administratif qui, sous des cieux divers, — Gascogne, Berri et Flandre, — m'interdirent l'imprudente dépense des années d'apprentissage.

Autre bédécie que la jeunesse peut tirer de la province : elle s'y familiarise de plus près avec les réalités ; elle y connaît mieux la vie ; Wilhelm Meister y fait, en somme, un meilleur apprentissage. Ce n'est pas dans les cafés, ni au théâtre, ni sur les pelouses suburbaines qu'un jeune homme (qui qu'il en pense) s'instruit des réalités. Une ville comme Paris n'est instructive que pour des yeux exercés déjà, pour un esprit déjà cristallisé : car la réalité profonde, émouvante s'y dissimule sous un perpétuel artifice. Le jeune fonctionnaire provincial explore un milieu plus étroit, plus accessible, moins factice aussi. Il est déjà quelqu'un dans l'humble cité ; des responsabilités pèsent sur lui ; il joue un rôle dans le conflit des ambitions, des intérêts, des passions du lieu. Le théâtre où il évolue est restreint : mais il y est acteur et non spectateur. Quand il rentrera à Paris, il paraîtra peut-être plus gauche que ses collègues parisiens ; mais, entre eux et lui, il y aura la différence d'un officier de ministère et d'un autre qui a fait campagne.

Dans ce temps calme et profitable de ma vie, on me posait déjà une question que je devais, par la suite, entendre bien souvent : « Pourquoi prend-on des élèves de l'Ecole polytechnique pour faire des cigares et du caporal ? » La réponse est facile. L'Etat français entretient, d'une part, une pépinière d'ingénieurs dans la grande maison de la rue Descartes ; il possède, d'autre part, des usines où se fabrique le tabac. N'est-il pas naturel

qu'il utilise ses ingénieurs pour diriger ses manufactures ? D'ailleurs, quoi que prétende le personnel ouvrier d'aujourd'hui, l'intervention d'ingénieurs scientifiques a modifié de fond en comble la vieille fabrication. En vingt ans (1885-1905), la production des manufactures françaises a passé de trente-six millions à trente-neuf millions de kilogrammes ; le personnel a diminué de vingt et un mille à quinze mille individus. C'est le progrès du machinisme qui a permis cette économique réduction. Preuve de l'activité, de l'utilité des savants dans l'industrie.

Enfin, soyons justes : le tabac, en France, n'est ni plus cher, ni moins bon que hors de France. Tandis que nos alimettes sont une honte nationale, notre « caporal » et nos petits cigares à bon marché nous font assez d'honneur. Le fumeur français s'en avise, quand, après avoir voyagé quelques mois à l'étranger, après s'être inhalé de superbes havanes au foin et des pipes à la bergamote, il retrouve le scaferlati de France, le modeste londrecio français... Les étrangers eux-mêmes sont indulgents pour ce qu'ils fument chez nous. Voilà le résultat de trente années, durant lesquelles des ingénieurs polytechniciens ont dirigé la fabrication du tabac. Il est assez brillant pour qu'on leur en témoigne quelque gré.

Hélas ! il est à craindre, m'assure-t-on, que les meilleurs parmi les ingénieurs des Tabacs n'aient plus, désormais, le temps de faire beaucoup progresser la fabrication. Dans cette industrie comme dans les autres, les questions de personnel ont fini par primer tout. Pour qu'on laisse les Tabacs en 1891, un manifeste comme celui de la Fédération nationale paraît un invraisemblable phénomène. En ces temps lointains, l'attente était si cordiale entre les ingénieurs, les ouvriers, les ouvrières ! Particulièrement à Lille, où j'ai fait mon plus rôle de conseil, d'ami et... de banquier gratuit auprès de ses laborieux subordonnés. Que de misères vinrent me conter, dans mon bureau, avec une ingénuité et une confiance étonnantes, des gaillards aux solides épaules, des vieillards chevrotants, des fillettes toutes rouges d'émotion ! Misères d'argent, misères de santé, misères passionnelles aussi : je vois des qu'on ingénieur était le confident. S'il avait d'aventure des goûts d'observateur et de conteur, il pouvait, sur cette vie palpitante, prélever sa gloire... De toute manière il se rendait compte qu'il exerçait une fonction utile, que ses conseils, son arbitrage, l'aide pécuniaire que lui permettaient ses modestes appointements, relevaient d'une saine influence morale le tran-tran un peu monotone de son travail.

Il paraît que cet âge d'or est enseveli dans le passé ! La lutte de classes sévit dans les paisibles usines où patrons et salariés s'entendaient comme en famille. Les Carmen d'aujourd'hui reprochent à l'ingénieur ses « appointements fixes » : ceux que j'ai laissés nager à l'administration (deux mille quatre cents francs, un peu moins que pour un chauffeur d'automobile ordinaire) n'existaient pas la jalousie des Carmen d'aujourd'hui. En vérité, je plains le sort des camarades demeurés dans les Tabacs, et je ne conseille pas aux familles de diriger vers cette carrière leur progéniture intelligente ! Contre l'apprenti, la méchante grâce des groupes ouvriers hostiles, l'industriel ordinaire défend au moins son patrimoine, son labeur à lui. L'ingénieur fonctionnaire défend les intérêts d'une personne abstraite — l'Etat — qui s'empresse de le désavouer et de le sacrifier au moindre conflit. Il est beaucoup plus avantageux et plus stable de s'asseoir au volant d'une 24-30 HP.

Si du moins Carmen, aujourd'hui, était plus heureuse et plus riche ! Mais on m'affirme qu'elle aussi gémit sur la dureté des saisons, et regrette l'entente cordiale d'autrefois...

Alors ?...

Marcel Prévost.

## LA VIE DE PARIS

## Ferraille à vendre

C'est d'un chef-d'œuvre qu'il s'agit.

Notre pauvre galerie des Machines dont certains ingénieurs osent dire, il y a vingt ans : « C'est plus fort que la Tour Eiffel ! » va être démolie. La chose est conclue depuis hier. Comme pour atténuer l'amertume de cette surprise, le hasard a voulu que le bureau qui va mettre à mort ce colosse portait un nom gentil, rassurant : il s'appelle Bonhomme fils.

L'entrepreneur Bonhomme fils a donc été déclaré, pour le prix de 625,500 francs, adjudicataire de la galerie, qui devra être démolie en un an, et dont les matériaux devront, en février 1910, avoir disparu du Champ-de-Mars.

Il avait été question, à plusieurs reprises, d'utiliser l'immense carcasse en la transportant ailleurs. Quelques-uns rêvaient d'en faire à Issy-les-Moulineaux un champ de manœuvres couvert ; ou de la conserver comme local d'exposition près de la porte de Champerret. M. Bouvard souriait, quand on lui proposait ces choses. « Le déplacement de la galerie des Machines, disait-il, coûterait quatre millions. »

Personne n'a voulu le payer. Et voilà le chef-d'œuvre de Dutert à la ferraille. Pauvre Dutert ! Cette galerie des Machines avait fait de lui l'une des gloires parisiennes de 1889. Il avait alors quarante-quatre ans. Il était élève de Lebas, et avait collaboré en 1875 à la reconstruction de l'Hôtel de Ville brûlé sous la Commune. Puis, pendant une dizaine d'années, il s'était consacré à des études archéologiques, à des restitutions d'art romain qui avaient consacré sa réputation. En 1886, il prenait part au concours ouvert sur ce sujet, — singulièrement éloigné

de ceux qui l'occupaient alors : la construction de l'Exposition universelle. Il y obtenait un des premiers prix, et l'édification de la galerie des Machines, dont il avait proposé le plan, lui était confiée.

Les artistes protestèrent bien un peu, quand ils virent s'élever les échafaudages monstrueux, — le berceau du monstre. Ils avaient déjà pris en horreur Eiffel et sa Tour ; ils maudirent Dutert dont la galerie allait, pour des années, dérober à leur vue la façade de l'Ecole Militaire, « le chef-d'œuvre de Gabriel ». Et pendant des mois, on vit des Parisiens et des Parisiennes, qui de leur vie n'avaient regardé l'Ecole Militaire, se lamenter de confiance sur l'injure faite au « chef-d'œuvre de Gabriel ».

Il faut bien le reconnaître : elle écrivait tout, cette Galerie. Jamais rien d'aussi colossal n'avait été fait. Et cependant quand on ne la comparait point ; quand les yeux ne considéraient qu'elle, on était émerveillé de ce qu'il y avait dans cette œuvre unique, à la fois de puissance et d'harmonie. Cela était colossal sans lourdeur, et l'architecte qui avait osé concevoir ce tour de force et l'exécuter se révélait comme un rare artiste et comme le plus hardi des bâtisseurs.

Il faut se rappeler, en effet, que la Galerie des machines, comme la tour Eiffel, réalisait alors une sorte de prodige technique ; jamais encore n'avait osé tenter, dans l'art d'assembler et de manier le fer, de telles aventures !

Du moins nous semblait-il, à nous profanes, que ce fussent là des aventures. Nous pensions : « Ils n'y arriveront jamais ! »

On sait s'ils y arrivèrent.

Le mardi 7 mai 1889, le Président Carnot inaugura solennellement l'Exposition, et rendait à la Galerie sa première visite officielle. On se répétait des chiffres qui semblaient fous : la Galerie, longue de 500 mètres, et sous le dôme de laquelle on put loger la Tour Saint-Jacques, mesurait 61,500 mètres de superficie ; sa capacité était de près de trois millions de mètres cubes. La couverture et les piliers de soutien du monstre pesaient 10 millions 400,000 kilos !

On avait employé à la construction du fabuleux vaisseau des fermes de 55 mètres de long. Le jeu de ces fermes métalliques, sous l'action de la chaleur ou du froid, était pu causer l'éclatement de la toiture et rompre l'équilibre de la construction. Avec la collaboration d'un ingénieur éminent, M. Contamin, l'architecte Dutert avait trouvé un moyen admirable — et tout neuf, à cette époque — de parer le danger : il n'enfonçait point en terre les piliers où ces fermes s'appuyaient, mais leur donnait pour soutiens des masses métalliques, ou « trains compensateurs », mobiles sur rails, et qui, suivant l'état de la température obéissaient aux mouvements invisibles que leur communiquait d'en haut l'écrasante masse... Il y a vingt ans que nous sommes habitués à ce spectacle. Il y a vingt ans que nous sommes les clients, les amis de la galerie des Machines. Nous ne la regardons plus. A l'abri de cette prodigieuse carcasse, nous organisons depuis vingt ans, des expositions, des courses, des banquets de trente mille couverts (où l'on souffre de tant de place inutilisée autour de soi).

Mais le monstre de fer qui passionna un instant les curiosités du monde entier, songeons-nous seulement qu'il est là, sur nos têtes ? Non. Cela fait partie de ces choses qu'à force de les voir, on ne voit plus.

On va donc réparer un peu de la galerie des Machines, puisqu'elle est sur le point de disparaître ; et on recommencera d'admirer tout à fait dans un an, quand elle aura vécu. A ce moment, il ne sera plus question du « chef-d'œuvre de Gabriel », puisqu'on en jouira tout à son aise. Avec quelle émotion, par contre, n'évoquera-t-on pas le « chef-d'œuvre de Dutert » !

Emile Berr.

## Échos

## La Température

Ce n'est qu'à partir de onze heures du matin, que, hier, le ciel, resté très clair jusqu'à cette heure, a commencé à se couvrir d'épais nuages, qui, jusqu'au soir, n'ont pas cessé d'errer dans l'espace. Le vent soufflait du nord, et aussitôt un changement s'est opéré dans la température qui a baissé fortement. A sept heures du matin, le thermomètre, à Paris, était à 1° au-dessous de zéro et à 0° au-dessus l'après-midi.

La pression barométrique, après hausse rapide, accusait, à midi, 767<sup>mm</sup> ; elle s'est aussi relevée dans le nord et l'ouest de l'Europe, en Bretagne on notait 766<sup>mm</sup>.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 1° à Lorient et à Besançon, 2° à Rochefort, à Clermont, à Charleville et à Lyon, 3° à Dunkerque, à Lille d'Aix et à Nancy, 4° à Orléans, 5° à Bourges, à Cherbourg, à Brest et à Toulouse, 6° à Caen, à Bordeaux et à Marseille, 8° à Ouessant et au cap Béarn. Au-dessous de zéro : 0° à Limoges, 1° à Nantes, 2° au Mans.

(La température du 6 février 1909 était, à Paris : 3° au-dessus de zéro le matin et 5° l'après-midi ; baromètre : 777<sup>mm</sup> ; pluie.)

Monte-Carlo. — Température à dix heures du matin : 16° ; beau temps.

Nice. — Température : à midi, 16° ; à trois heures, 18°.

## Les Courses

Aujourd'hui, à 2 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants du Figaro :

Prix de Mandres : Farnèse ; Vestale.  
Prix de Limeil : Fresnay ; Filibuster.  
Prix de Sacy : Don César ; Edison.  
Prix de Vincennes : Fille de l'Air ; Enoch.  
Prix de Seron : Feu Follet ; Fauvette.  
Prix de Boissy : Facilité ; Fleuryville.  
Prix de Villecrozes : Fauville ; Sauterelle.

Aujourd'hui, à 2 heures, Courses à Pau. — Gagnants du Figaro :

Prix du Gave : King II ; On the Green.  
Prix du Belvédère : Mon Pays ; Caubert.  
Grand Prix de Pau : Forest Star ; Réves d'Or.  
Prix du Pont-Long : Hérisson II ; Crossotylon.

## LA SCIENCE DANS LA RUE

L'Assemblée des professeurs du Collège de France a désigné M. l'abbé Loisy au ministère de l'Instruction publique pour la chaire d'histoire des religions. Cette chaire fut successivement occupée par M. Réville père et M. Réville fils, tous deux protestants zélés et distingués.

Les catholiques de France, toujours exclus au nom de la tolérance et de la neutralité, ne se flattèrent point qu'un des leurs, même le plus impartial, pourrait être jamais appelé à enseigner l'histoire des religions. Mais ils ne s'attendaient guère à la provocation raffinée qui est lancée à leurs consciences par le choix d'un prêtre dont l'Eglise vient précisément de condamner les travaux « historiques ».

Ce choix ressemble à un défi. A première vue, l'on est surpris que l'Assemblée des professeurs du Collège de France oserie sa gravité en des espérances de cette sorte, excusables tout au plus dans une « Amicale » d'instituteurs syndicalistes, ou parmi les « Liges », qui — une fois la semaine, dans les cafés de sous-préfecture, entre deux bocks et deux manilles — suppriment la religion. Mais ce n'est pas d'hier que le Collège de France a marqué combien lui pesait sa réputation ancienne d'un asile de science indépendante et de recherches sereines. Il s'ennuyait dans sa tour d'ivoire. Il voulait prendre part aux discordes civiles, descendre dans la rue, y traîner la science. C'est fait.

Il fut à propos de Ferdinand Brunetier, que les professeurs du Collège de France jetèrent leurs bonnets de docteurs par-dessus les moulins. Il s'agitait de la chaire de littérature française. Dès lors qu'un Brunetier désirait cette chaire, le Collège de France — en d'autres temps — se fit l'honneur de la lui offrir. L'Assemblée des professeurs jugea ce candidat, non point sur ses mérites, mais sur ses opinions politiques et sur ses croyances religieuses. Cela n'avait rien à voir avec le haut enseignement où l'illustre académicien aurait su respecter son sujet, ses auditeurs et lui-même. N'importe ! Le meeting des professeurs écarta Brunetier.

Cependant, un homme comme Marcelin Berthelot, plus glorieux et plus savant à lui tout seul que tout le Collège de France, un Berthelot radical et athée, eut une idée assez belle et assez noble de ce qu'on doit à l'intelligence et à la science pure pour demeurer jusqu'au bout, malgré le souvenir d'une vive querelle, partisan de Ferdinand Brunetier.

Plus tard, le P. Scheydt — qui est reconnu par des érudits insoupponnables de cléricisme comme le seul assyriologue français — fut écarté de la chaire d'assyriologie à cause de sa robe de religieux. Mais la robe de l'abbé Loisy attire les professeurs du Collège de France par le parfum d'apostasie qui s'en dégage.

C'était dommage que le Collège de France eût pris plaisir, par aveuglement séculaire, à se décapiter et à diminuer son prestige autrefois si grand à l'étranger. Le voilà qui, du parti pris, tombe au scandale. Le Collège de France, qui avait jadis une autre manière de rivaliser avec la Sorbonne, veut-il avoir son « incident Thalams » ? On le croirait.

Et certes, nous déplorons et blâmons tous les désordres ; mais, quand la Science descend dans la rue pour se mêler aux rixes de la politique, comment s'étonner que, suivant l'inévitable reflux, la rue déborde dans les amphithéâtres et les laboratoires ?

## A Travers Paris

Le Président de la République recevra demain lundi, dans l'après-midi, S. M. le roi des Belges, qui est arrivé hier soir, et vient faire un court séjour à Paris.

Bien que le souverain voyage incognito, les honneurs lui seront rendus au palais de l'Elysée, et sa visite comportera le cérémonial d'usage.

S. M. Léopold II recevra ensuite à son hôtel la visite de M. Fallières.

S. M. Edouard VII passera demain lundi à Calais se rendant en Allemagne, où, ainsi que nous l'avons annoncé, il sera l'hôte de l'empereur Guillaume II jusqu'à vendredi.

On a annoncé qu'à son retour de Berlin le roi d'Angleterre passerait par Paris. Cette nouvelle est inexacte.

S. M. Edouard VII doit, en effet, repasser samedi par Calais, où il s'embarquera pour l'Angleterre.

Mais, le mois prochain, il est probable qu'en se rendant à Biarritz pour sa villégiature habituelle, le souverain ne verra pas Paris sans s'y arrêter quelque temps incognito. S. M. Edouard VII rendra visite au cours de son séjour au Président de la République et à Mme Fallières. Ce n'est d'ailleurs qu'au retour du souverain en Angleterre, après son voyage à Berlin, que pourront être arrêtés les détails de ce prochain déplacement.

## Fantaisies administratives.

Nous recevons, d'une de nos lectrices, la lettre suivante :

Pourquoi, dans certains bureaux de poste de Paris, sont-ils si désagréablement pointilleux pour le paiement des mandats-poste ? Dans certains bureaux seulement ?... Ils vous demandent des signatures pour contrôler l'acquisition que vous avez apposé au dos du mandat. Ou bien, ils vous demandent votre livret de famille, un acte notarié, votre contrat de mariage...

Or, autrefois, il n'y avait pas de livrets de famille ; et on ne trimbalait guère avec soi des actes notariés ou un contrat de mariage...

Pourquoi, s'il y a tant de formalités à rem-

plir dans certains bureaux, d'autres bureaux se montrent-ils beaucoup plus faciles et plus affables ? Ils devraient tous se montrer obligants, — et surtout pour les femmes, qui, en fait de pièces d'identité, n'ont pas, comme les hommes, une carte d'électeur qu'on a dans sa poche facilement ?...

M. West.

## BALLADE

des dames de la Cour d'assises

Les dames de la Cour d'assises  
Ont toutes les vertus qu'il faut,  
Puisqu'on leur permet d'être assises  
Dans cette salle au plafond haut  
Antichambre de l'échafaud !  
Elles ont sous leurs chapeaux vastes,  
Ombrages d'énormes plumets,  
D'immenses yeux caudistes... mais  
Leurs oreilles ne sont pas chastes.

Pas pour deux sous ! Et peu leur chaut  
Des anecdotes incises !  
Ce qu'il s'est qu'on leur serve chaud,  
Ce sont des histoires précises  
Qu'on écoute comme un artichaut,  
Feuille à feuille ! Et nos Hélistes  
Offrent à leurs tympans gourmets  
Chaque scandale, comme un mets !  
Leurs oreilles ne sont pas chastes.

Les jeunes comme les rassises,  
Célimène, Agnès et Sapho,  
Oublient les victimes occises  
Et, qui, du reste, font défaut.  
Soul, pour elles, l'assassin vaute !  
Et si quelques vices néfastes  
Mélangent au crime leurs fumets,  
Ces dames grimpent aux sommets !  
Leurs oreilles ne sont pas chastes.

ENVOI

Princesses ! dont Marcel Prévost  
Ferait un livre : *Demi-Castes*,  
Elles ont toutes ce défaut :  
Leurs oreilles ne sont pas chastes !

LOUIS MARSOLEAU.

## L'escroque des peintres.

La 11<sup>e</sup> Chambre correctionnelle a condamné hier à quatre mois de prison ce Maurice Jahyer qui, sous des noms divers, avait trouvé des artistes en renom, tels que Mme Madeleine Lemaire, Edouard Detaille, Gabriel Ferrier, Gervex, Job, Francis Lamy, Dawant, Boucher, et pour leur soutirer de l'argent, leur promettait la publicité du *Figaro*. Nous avons signalé, aussitôt que nous l'avons pu, les escroqueries de ce personnage, qui, sur notre plainte, fut arrêté le 18 décembre dernier.

Au mois de décembre dernier, la colonie austro-hongroise de Paris fêtait le sixième anniversaire de l'avènement de S. M. l'empereur François-Joseph. Elle comptait lui offrir, à cette occasion, un superbe objet d'art, mais Sa Majesté ayant exprimé le désir que les offrandes recueillies fussent distribuées aux pauvres, il en fut fait ainsi.

Informé, par l'un des membres les plus autorisés de la colonie, que le souverain ne serait pas insensible à l'envoi d'une poésie du chantre des *Grands Cœurs*, M. Stéphane Liégeois adressa à l'Empereur le beau sonnet que voici :

Sire, je vous ai vu dans votre robe sereine,  
Quand, mûre de jeunesse et beau comme un  
Vendredi, l'anneau d'un Empereur qui n'avait pas vingt ans.

Oubliez-épouse, un autre amour l'entraîne...  
Et depuis, que d'espoirs trancha la faux du Temps !  
Que de sceptres brisés par la Mort, souverain  
Posant son froid baiser sur des cœurs palpitants !

Pourtant votre couronne, après soixante années,  
Garde toujours ses fleurs ; nulles ne sont fanées,  
Car l'amour d'un grand peuple a vécu leurs couleurs ;  
Et pour mieux célébrer l'auguste anniversaire,  
L'algèbre à deux fronts, superbe, ouvrant sa double  
En fait pleurer un or qui va sécher des pleurs.

Stéphane LIÉGEAIS.

Sa Majesté a daigné accepter l'hommage, et en faisant remercier le grand poète par S. Exc. le comte de Khevenhüller-Meseth, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, Elle a bien voulu ajouter que « le manuscrit et la copie imprimée de ces vers seront conservés à la Bibliothèque de la famille Impériale et Royale, à Vienne », — ce qui est faveur spéciale.

Nous avons reçu, pour les victimes d'Italie, de M. Garret, 20 francs.

Pour répondre à diverses demandes, il est intéressant d'informer le public que l'Exposition Vignal et Calbet et l'Exposition des Arts-Réunis seront ouvertes aujourd'hui dimanche, dans les Galeries Georges Petit, de dix heures à six heures et demie.

Le Concours hippique commencera un jour plus tôt qu'on ne l'avait d'abord décidé.

Les présentations de chevaux auront lieu dès le samedi 20 mars. On annonce, en effet, à la Société un nombre considérable d'engagements.

La journée du dimanche 21 mars pourra être ainsi consacrée aux premières épreuves d'obstacles, et le Concours durera trois semaines pleines, comprenant quatre dimanches. Il ne prendra fin que le soir du lundi de Pâques.

Le jeune maréchal des logis de Boyve, membre de la mission d'Ollone, qui avait devancé, ainsi que le lieutenant de Fleury, le chef de la mission, est actuellement à l'Ecole de Saumur où il termine ses études pour gagner les galons d'officier.

Ses travaux l'ont empêché d'assister, l'autre jour, à la réception du commandant d'Ollone, mais ce dernier n'a pas manqué de faire allusion, en présence des amis qui l'accueillaient, à la belle conduite de son compagnon absent.

M. le baron Hulot secrétaire de la Société de géographie nous a cité ce trait, qui explique l'affusion du commandant d'Ollone : le 21 mai dernier le lieutenant Lepage et le jeune de Boyve, accompagnés seulement de quelques Chinois, se trouvaient non loin de la

lamasserie de Lhbrang, lorsqu'ils furent assaillis à coups de pierre par la populace. Le lieutenant Lepage, littéralement lapidé, et affaibli par ses blessures, allait succomber. Il ne dut son salut qu'à de Boyve, qui, bien qu'atteint lui-même, parvint à soustraire son chef à la fureur sauvage des agresseurs en se jetant avec lui dans un ravin, où on finit par les secourir, après quarante heures de souffrances et d'angoisses.

Il nous a paru intéressant de relever ce joli trait de sang-froid et de vaillance du plus jeune membre de la mission d'Ollone, en ce moment éloigné de Paris, mais qui sera à l'honneur, lors de la réception de ses compagnons, comme il fut, avec eux, à la peine.

Pour les fumeurs.  
La Cote d'Azur consacre en ce moment la mode que Paris avait lancée. Partout, de Nice à Monte-Carlo, et de Monte-Carlo à Menton, c'est la cigarette de la *Régie roumaine* qui triomphe.

Les marques ? *Carmen Sylva* et *Alexandra* (bonté d'or) ; et *Princesse Marie* (bonté de carton et or). Ces cigarettes sont exclusivement faites à la main, et sans nicotine. Donc, élégance et innocuité. Aussi les femmes en raffolent-elles.

## Hors Paris

Au centre de jardins magnifiques où le sourire des fleurs s'épanouit sous un ciel de lapis, dans la clarté transparente d'une atmosphère aérienne, le « Riviera Palace » de Nice, avec ses blanches terrasses baignées de soleil, apparaît comme un palais de légende.

C'est en réalité, un excellent hôtel, pourvu de tout le confort moderne et où il fait bon vivre.

Parmi les personnalités qui villégiaturèrent en ce moment au Riviera Palace de Nice :

M. Menini, archevêque de Sofia, le marquis de Biron, le comte de Lorenzini, M. de Somogyi, M. Back de Surany, M. et Mme Moos, M. Atkinson, M. Gustave Dreyfus, M. et Mme Richards Herzfeld, M. Joubert, M. et Mme Van Marcke de Lummen, etc.

## Nouvelles à la Main

Le procès :  
— Etiez-vous à l'audience d'hier, ma chère ?

— Quelle émotion ! croyez-vous ?  
— Ah ! ma chère, je me serais évanouie si je n'avais pas eu peur de chiffronner ma robe











M. Texier en vertu de son pouvoir discrétionnaire. M. l'inspecteur Robert ayant signalé que ces témoins avaient des révélations à faire, on les a fait venir à l'audience, ce qui provoque un incident violent de la part de M. Lagasse qui proteste contre ces témoins de la dernière heure fournis par la Sûreté. Ils apporteraient un renseignement intéressant, si sur un point capital leur déposition ne devait se trouver en défaut.

Mlle Suard et M. Texier sont des domestiques du boulevard Haussmann. Une cour sépare leur office de l'hôtel Remy, et bien souvent, montés sur une échelle, ils épièrent les domestiques de la maison d'en face. Le 6 juin, à neuf heures, attirés par une lumière, ils auraient regardé l'office de M. Remy et aperçu Courtois et Renard faisant les couteaux.

Ayant lu, dans les comptes rendus du procès, que Renard n'ait voulu être à l'office, les témoins ont voulu venir le démentir à la barre. Ils sont très affirmatifs : « Nous avons aperçu, à neuf heures et demie, Renard et Courtois dans l'office », déclarent Mlle Suard et M. Texier.

— Ce n'est pas vrai, réplique Renard.

— Si, et Renard a éteint le gaz.

Cette dernière affirmation va ôter toute portée à cette déclaration et, chose curieuse, c'est Courtois qui va démentir les témoins.

— Renard n'a pas éteint le gaz, affirme Courtois.

Ce qui provoque à l'instant la réplique de M. Henri Robert :

— Si Courtois était un menteur, il aurait fait une occasion admirable d'approuver le témoin. Il le dément parce qu'il dit toujours la vérité.

Elle de plus en plus, nous sommes dans l'obscurité au milieu de ces témoignages contradictoires. En fin d'audience, comme dans toutes les affaires, nous entendons des témoins à décharge, braves gens, au sens simple, venir déclarer qu'ils sont fort surpris de ce qui s'est passé. « Courtois avait bonne tenue. Il n'y avait rien à dire contre lui. » Et de vieilles dames venues de Beaune, regardant tristement ce jeune homme pâle qui est un assassin, s'écrient d'un ton désespéré : « C'est à n'y pas croire ! »

L'oncle de Courtois seul, M. Wagner, qui l'a eu chez lui et l'a vu travailler, est moins surpris ; il a déclaré à l'instruction : « Il n'y avait rien de suspect chez Courtois, qui n'aurait pas été un homme d'honneur. » Et il le répète à l'audience. Il l'a connu menteur, avide d'argent, et lui disait souvent que le mensonge menait à tout, même à l'assassinat.

Dans cette affaire où il y a deux accusés, un coupable qui avoue et Renard qui nie, Courtois semble disparaître. C'est à peine si on s'occupe de lui pour lui poser de temps à autre une petite question. L'avocat général même paraît vouloir en faire un comparse de minime importance. C'est sur Renard que portent tous les efforts de l'accusation. Nous sommes à la veille du réquisitoire, à l'avenir, à la veille du verdict et nous n'avons pas encore cette preuve qu'on verrait fournir avec soulagement. Ces crimes domestiques, qui ont l'air si simples, sont en réalité des plus troublants. Et lorsque l'on entend, parmi les charges formulées contre Renard, mettre en avant son attitude le jour du crime, je me souviens d'une très vieille affaire qui fit grand bruit jadis : l'affaire Lebrun. Ce fut une erreur judiciaire. Un vieux domestique, Lebrun, fut, en 1889, accusé d'avoir tué pendant son sommeil assassiné sa maîtresse, une dame Mazer, trouvée dans son lit frappée de coups de couteau, une serviette sanglante à ses côtés.

On arrêta le vieux serviteur qui avait secondé les recherches de la police. Son attitude était suspecte. « Il était, disait le lieutenant criminel, trop ému pour fournir des renseignements. » Il fut condamné, torturé et mourut avant l'échafaud. Il était innocent. Le crime avait été commis par un ancien domestique, Berry, caché sous le lit de Mme Mazer, en chemise (aujourd'hui, on se met nu pour tuer son maître). Berry, à la question, avoua, mais au milieu de ses souffrances, pendant la torture, pour essayer d'obtenir une atténuation de peine, il persistait à dire que Lebrun était son complice. Il lui fallut l'échafaud pour avouer qu'il avait menti.

Et en voyant Courtois accuser Renard, involontairement je songeais au crime de jadis, et aux dénonciations faites dans la douleur sur le chevalet de tor-

ture. Je songeais aussi à l'arrêt du Parlement qui, après la mort de Lebrun, déclara « son empiètement injurieux, tortionnaire et déraisonnable ».

Un des crimes domestiques les plus célèbres est une erreur judiciaire.

#### NOUVELLES JUDICIAIRES

La 10<sup>e</sup> Chambre correctionnelle a rendu hier son jugement dans l'affaire Pujol, dont nous avons parlé. Le Tribunal a condamné M. Pujol pour outrages à un fonctionnaire et violence à l'égard de M. Puech, professeur à la Sorbonne, à deux mois de prison et 400 francs d'amende.

La Cour de cassation a hier rejeté le pourvoi du chauffeur Girard et de Jacquart condamnés pour coups et violence sur la personne de M. Kien, commissaire de police, lors de la bagarre du restaurant coopératif des Ternes.

Georges Claretie.

#### AFFAIRES MILITAIRES

Ecole spéciale militaire. — Les candidats à l'Ecole spéciale militaire sont informés que les compositions écrites des concours d'admission à l'École auront lieu les 8, 9, 10 et 11 juin dans les villes désignées ci-après, savoir :

Alger, Amiens, Bastia, Besançon, Bordeaux, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, La Flèche, Lille, Limoges, Lyon, Marseille, Montpellier, Nancy, Nantes, Orléans, Paris, Reims, Rennes, Rouen, Toulouse, Tours.

L'examen oral commencera le vendredi 16 juillet. Il aura lieu successivement à : 1<sup>o</sup> Lyon, 2<sup>o</sup> Marseille, 3<sup>o</sup> Toulouse, 4<sup>o</sup> Bordeaux, 5<sup>o</sup> Nantes, 6<sup>o</sup> La Flèche, 7<sup>o</sup> Paris (candidats inscrits dans le gouvernement militaire de Paris, Seine et Seine-et-Oise), 8<sup>o</sup> Paris (candidats inscrits dans les départements autres que la Seine et Seine-et-Oise), 9<sup>o</sup> Nancy, 10<sup>o</sup> Dijon.

Un avis inséré au Journal officiel fera connaître, à l'usage utile, la date du commencement de l'examen oral dans chacun des centres ci-dessus.

#### AVIS DIVERS

Prenez naturellement les points noirs de votre nez avec l'ANTI-BOLBOS de la Parfumerie exotique, 35, rue du 4-Septembre, qui nettoie l'épiderme et lui rend blancheur et fraîcheur.

#### Nouvelles Diverses

Pour mieux mettre le public au courant de sa suggestive revue : *A nu les Femmes*, le directeur du concert Ba-Ta-Clan, avait fait faire des affiches illustrées plus suggestives encore.

Le parquet a jugé qu'il avait dépassé la mesure, et hier, sur mandat de M. Magnien, juge d'instruction, M. Valet, chef de la brigade mobile, a saisi 1,500 de ces affiches. Celles qui ont été déjà posées sur les murs seront lacérées.

A l'instruction. — M. André a entendu hier un peintre, ami de M. Steinheil qui lui a confirmé que la famille était dans le genre. M. Steinheil se plaignait de ne plus vendre ses tableaux.

M. Joliot s'est rendu, 40, rue Mazarine, au domicile de Mathis, le gendre de café qui a insulté M. Fallières. Les scellés ont été levés, mais on n'a rien trouvé de suspect. Le juge a autorisé Mathis à prendre du linge et des vêtements.

LES PIÈCES FAUSSES DE BARCELONE. — Nous avons parlé du panier d'oranges, qui avait été expédié de Barcelone à un nommé Bloch, à Paris et qui, au lieu de fruits, contenait 3,000 francs de pièces fausses.

Bloch, qui prétend ne pas savoir ce que cela veut dire, va être, par ordre de M. Leydet, juge d'instruction, examiné par le service anthropométrique. On est persuadé qu'il cache son véritable nom et qu'il a déjà eu affaire à la justice. D'ailleurs sa compagne, la femme Ribeira, subit en ce moment à la maison centrale de Montpellier une condamnation pour émission de fausse monnaie.

LA « BELLE DE NUIT ». — Un établissement bien connu des noctambules, la « Belle de Nuit », rue des Halles, vient de disparaître.

Ce n'était, en réalité, qu'un débit de vins, d'apparence originale, grâce aux silhouettes d'apaches et de gigolettes qui se prolaient sur son enseigne. Mais le calmar n'y régnait pas toujours et la Préfecture de police, saisie de nombreuses plaintes, ordonnait des ferme-

tures temporaires, suivies de poursuites contre « le père Lamiche », le tenancier. A la suite d'une dernière affaire, celui-ci tombant sous le coup de la loi de 1885 sur la rélegation, a jugé prudent de s'écarter. La « Belle de Nuit » est fermée.

#### LE FEU

Mme Marie Felgine, demeurant, 14, rue Affre, a renversé l'avant-dernière nuit une lampe à essence sur son lit. Le feu a pris aux draps et aux rideaux et a bien vite gagné tout le logement.

Le gardien de la paix Chevillard, du dix-huitième arrondissement, a pénétré au milieu des flammes et a sauvé Mme Felgine. Le feu a ensuite été éteint par les pompiers.

#### ACCIDENT

Deux automobiles dont l'une était conduite par une femme, Mme Maria F..., se sont rencontrées hier, à cinq heures et demie, place de l'Opéra.

Quatre personnes ont été blessées. M. Edouard Sauvageot, employé de commerce, 2, rue Massillon, a reçu des contusions graves, et a dû être transporté à l'hôpital Lariboisière. M. Armand Just, propriétaire, après avoir reçu des soins, s'est fait reconduire à son domicile, 73, boulevard Saint-Michel.

Les deux autres, qui étaient son dit-on, M. Camille Maucourt et Mme Maucourt, ont été atteints de contusions, ont refusé de se faire soigner et sont repartis, ont-ils dit, à Saint-Leu-Taverny.

#### ARRESTATION D'UNE BANDE

De nombreux cambriolages avaient été signalés dans le quartier de Belleville. Les inspecteurs Augère et Bouillot furent mis à la disposition du commissaire pour exercer une surveillance.

Hier soir, ils remarquaient deux individus dont les allures leur paraissaient suspectes. Ils les suivirent, et les virent entrer dans une mercerie. Ils se tinrent près de la porte, afin d'observer ce qui se passait et d'intervenir au besoin.

L'occasion ne se fit pas longtemps attendre. Des cris d'enfant retentirent. La mercerie était sortie, laissant la garde de la boutique à sa fille, âgée de dix ans, et l'un des bandits menaça la fillette de son revolver tandis que l'autre faisait main basse sur l'argent et les objets qui lui semblaient bons à prendre.

Deux gardiens de la paix passaient ; les inspecteurs leur firent signe et entrèrent avec eux. Surpris, l'un des malfaiteurs se rua sur Augère, le contant à la main. Mais l'inspecteur l'évita et se saisissant de la baïonnette d'un des gardiens, il en frappa le bandit qu'il put ainsi arrêter. Pendant ce temps, on s'assura de l'autre.

Le blessé a été reconnu pour un nommé Edmond Hotte, âgé de vingt-deux ans, chef d'une bande de vauriens de son âge : Louis Augère, dit « l'inglé », mais l'un des bandits menaça la fillette de son revolver tandis que l'autre faisait main basse sur l'argent et les objets qui lui semblaient bons à prendre.

Jean de Paris.

#### TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Accident à un sous-marin. — Cherbourg. — Pendant les essais comparatifs entre sous-marins *Emeraude* et *Pluviose*, ce dernier a en son ventilateur de tirage avarié par un coup de mer ; il a dû rentrer à la station, pendant que l'*Emeraude* continuait ses expériences.

Une mystérieuse évasion. — Le Mans. — Le cavalier Jacques Colombani, du 1<sup>er</sup> chasseurs, en garnison à Châteaudun, condamné il y a dix jours par le Conseil de guerre, à quatre ans de prison pour vol et désertion, trouvait le moyen, mercredi dernier, de sortir de la prison militaire. Mais un factionnaire l'ayant reconnu, il fut réintégré dans la prison et mis cette fois en cellule spéciale.

Ce matin, quand on a ouvert la porte de sa cellule, celle-ci était vide. Colombani avait disparu.

On n'a pu trouver nulle trace d'effraction et la seule explication possible de cette mystérieuse disparition, c'est que le prisonnier avait dans la place un complice qui lui en a ouvert les portes.

Colombani avait été condamné déjà quatre fois par les tribunaux militaires. On croit qu'il a dû se retirer à Paris.

Les assassins du père Bejean. — Marseille. — Ce matin a été amené à Marseille l'un des individus dénomés Camajore, le condamné à mort gracié, comme ayant participé à l'assassinat du père Bejean. C'est le nommé Molinari.

Le juge lui a fait subir un premier interrogatoire sans lui faire connaître l'accusation véritable qui pèse sur lui, l'entretenant uniquement des délits pour lesquels il a été arrêté à Saint-Gaudens.

Molinari sera confronté la semaine prochaine avec Camajore.

Fatal accident. — Le lieutenant Lorchet, du 56<sup>e</sup> d'infanterie, a fait ce matin une chute

de cheval en revenant de la caserne de la Madeleine et s'est brisé le crâne ; il a expiré dans la soirée à l'hôpital. Il était célibataire.

Argus.

#### L'ÉTERNELLE ENNEMIE

Mlle Alphonsine Gaubert, demeurant à Dieppe, 8, rue Toustain, nous informe de la prompt guérison, qu'elle vient d'obtenir grâce au traitement des Pilules Pink. L'ennemie, cette éternelle ennemie des jeunes filles, l'avait minée et il a fallu l'énergie intervention des Pilules Pink pour ramener à la santé cet organisme déprimé, dénué de forces.



Mlle A. Gaubert (Cl. Fernandez, Dieppe).

« Il y a trois ans environ que ma santé a commencé à être mauvaise. A cette époque j'avais éprouvé certains maux, faiblesses, tremblement de jambes, et surtout maux d'estomac, qui m'avaient fait qu'empirer, si bien que ces temps derniers, j'étais devenue, très, très malade. J'avais beaucoup maigri, mes époques étaient devenues irrégulières et chaque quinzaine je souffrais énormément de maux de reins et de migraines. Je ne tenais plus debout et étais complètement épuisée. J'ai été bien heureuse de prendre enfin les pilules Pink qui m'ont parfaitement guérie et m'ont redonné toutes mes forces. Je vous avoue que devant l'efficacité de tous les médicaments que j'avais pris auparavant, je commençais à croire que je ne pourrais jamais guérir. »

Les pilules Pink guérissent là où les autres médicaments ont échoué. L'exemple ci-dessus en est une nouvelle preuve. La jeune fille faible est un être très malheureux. La maladie empoisonne son existence dès le début. Si on ne remédie pas à cet état, on est fait de son bonheur futur. Dieu sait quels rêves il lui faudra sacrifier. Les pilules Pink rendent aux jeunes filles faibles les forces. Elles donnent du sang, développent l'appétit, tonifient le système nerveux, elles guérissent anémie, chlorose, faiblesse générale, maux d'estomac, migraines, névralgies, rhumatisme. Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris. Trois francs cinquante la boîte, dix-sept francs cinquante les six boîtes, franco.

#### LES THÉÂTRES

Opéra de Monte-Carlo. — La Tétralogie de Richard Wagner : *L'Or du Rhin et la Valkyrie*.

(De notre envoyé spécial.)

Monte-Carlo, le 5 février 1909.

Ce qui semblait depuis si longtemps l'impossible s'est réalisé : nous entendons, dans leur ordre logique, et sans interruptions de quelques années les œuvres qui constituent la Tétralogie, et cela dans un pays de langue française. Un enchantement a accompli ce prodige. Si grand enchantement qu'il ait été et si prodigieux ses prodiges passés, celui-ci ne laissait pas, à l'avance, que de nous laisser un peu sceptiques. C'est vrai : Raoul Gunsbourg avait mis sur pied, en un rien de temps des œuvres énormes ; il avait sauvé, par son instinct du théâtre, des situations désespérées, improvisé de merveilleux spectacles, évoqués et saisis ; mais, soit que les auteurs l'eussent aidé de leur présence, soit que les pièces fussent moins ardues, soit surtout que nous ayons pris l'habitude de ses tours de force continuels, ces souvenirs s'élevaient un peu devant les obstacles insurmontables, semblait-il, que présentait la Tétralogie ; et pourtant cela s'est fait, cela s'est vu ; artistes choisis et bien choisis, bien préparés aussi à leur tâche, orchestre soigneusement assoupli, décors mi-

nutieusement établis, en quelques jours, tout s'est trouvé prêt ; et non seulement prêt à satisfaire des goûts médiocrement raffinés, mais susceptible de ravir les auditeurs les plus avertis. Raoul Gunsbourg a accompli cette tâche, la plus belle de sa carrière, et celle qui lui fait peut-être le plus d'honneur. Comment ? Je ne saurais vous le dire ; comment a-t-il, en quelques jours, réuni les éléments constitutifs de la représentation, les a-t-il mis en présence et unis dans un commun et magnifique enthousiasme ? Mystère qui entoure l'homme de théâtre, qui sont prodigieusement les œuvres les plus diverses, pourvu qu'elles éveillent en lui ses dons naturels.

Un musicien, et non des moindres, qui se trouvait ici et qui se montrait ravi du spectacle, a résumé d'une manière frappante la caractéristique des représentations. On a latinisé la Tétralogie. Et ce chef-d'œuvre wagnérien a mieux fait que de supporter ce grand soleil qui lui venait du Midi ; il y a pris une saveur inattendue ; il s'est comme allégé ; il a semblé tout aussi éloquent et moins lourd.

Le « méditerranéisme » de Nietzsche se trouve avoir, par le fait du spectacle de Monte-Carlo, soulevé un nouveau problème. Le bercement de la mer bleue, l'air plus élément, la lumière plus gaie eussent-ils adouci un instant l'apre critique du philosophe ? Cela est peu probable. Nietzsche, qui ne souffrait pas que d'autres demi-dieux que lui-même viennent sur la terre, Nietzsche eût attaqué, après celle de Wagner, l'arrogance importune de la mer, et celle, plus audacieuse encore, du soleil.

Et ses jeunes adeptes, féroce et obstinés à dénouer et à utiliser ses paradoxes, eussent sans doute, pour lui complaire, tourné le dos au soleil mortifié, et préféré au bruissement des vagues le clapotement d'un filet d'eau dans des vasques moisis. Les circonstances seules nous ont privés de ce spectacle.

La représentation de *Rheingold* fut exquise, et ce terme vous dira sans doute dans quel sens fut dirigée l'interprétation.

L'orchestre, tout d'abord, conduit par M. Léon Jehin, fut d'une souplesse, d'une vivacité, d'un agrément sonore incomparables.

Les chanteurs ensuite s'harmonisèrent avec le caractère de l'exécution instrumentale. Les Filles du Rhin, le trio d'une grâce délicatement inféchie, formèrent un ensemble d'une rare sûreté. Woglinde, Mme Charlotte Lormont, conduisait, peut-être, le groupe ondoyant avec une maîtrise merveilleuse, une voix d'un timbre ravissant et une science accomplie de chanteuse.

Vous savez avec quel art M. Van Dyck chante l'Or, le récit, au concert, est un de ses triomphes ; le rôle, au théâtre, est un de ses plus beaux. Il y met-on ne sait quel esprit mystérieux et fugace, quelle légèreté audacieuse, quel aplomb fanfaron : cela est exquis à la fois et profond.

Vous savez aussi le Wotan admirable d'attitude, de diction, de sûreté vocale qu'est M. Delmas, dans la *Walkyrie* ; dans le *Rheingold*, il n'est ni un chanteur moins émouvant ni un acteur moins pénétrant.

Le rôle d'Alberic a trouvé en M. Bonvet son interprète sans doute le plus parfait que nous ayons vu.

Le chanteur, si averti dans sa science, si subtil dans son art, a trouvé les inflexions, les accents, les nuances, les attitudes, les soupirs qui caractérisent si parfaitement les convulsions, les feintes et les lâchetés du Nibelung.

Je n'aurais pas encore entendu M. Philippin dans *Alberic*, et je pensais que cet artiste, spirituel sans doute mais peu fait à l'atmosphère du drame lyrique, effaçait difficilement le souvenir des Mmes d'antan. Hans Brenner tout le premier. Il faut avouer que la surprise fut grande de trouver en lui non seulement la compréhension très intelligente du rôle, mais, avec une personnalité très accusée, très frappante dans l'accent, un artiste d'une musicalité rare.

Les deux géants, M. Vallier et Marvini, forment un groupe vraiment formidable d'apparence et de voix. On a vu rarement réunis, à un tel degré, les qualités physiques et vocales de ces rôles. Nous connaissions la voix superbe de M. Vallier, nous ignorions encore celle de M. Marvini, qui est d'une qualité magnifique.

J'en aurai fini avec cette distribution

remarquable en vous citant la voix charmante de M. Fabert dans Froh, la grâce de Mmes Beriza et Kowska (qui fut un très expressive Erda), les attitudes touchantes et la voix séduisante de Mme Herleroy dans Freya, et la belle Fricka que fut Mme Mally Borgia.

Je ne vous surprendrai pas en disant que la mise en scène est d'une surprenante réalisation ; les décors de M. Visconti sont d'une harmonieuse et suggestive beauté, et les décors lumineux de M. Frey sont d'un agencement très ingénieux et d'un effet saisissant.

Si la représentation de *L'Or du Rhin* fut d'une poésie très limpide et très douce, celle de la *Walkyrie* fut bien émouvante. Et que d'éléments admirables qu'une providence bienheureuse, ou un goût très sûr, avait réunis en cette seule soirée : une Brünnhilde admirable, Mme Litvinne ; la plus touchante des Sieglinde, une Sieglinde incomparable, Mme Jeanne Raunay ; un Wotan superbe, un Siegmund, des Walkes... et l'orchestre merveilleusement équilibré de sonorités, sans mollesse et sans brutalité, et d'une expression saisissante que conduisait Léon Jehin !

Que vous dire de Mme Litvinne, dont la personnalité musicale et dramatique s'identifie si intégralement à ce rôle de Brünnhilde !

Les accents magnifiques et le splendide d'une voix sans égale, la générosité, la vaillance, la tendresse de la fille du dieu douloureux sont trop connus pour qu'on puisse y découvrir autre chose qu'une nouvelle raison à l'admiration.

Ce ne fut pas une surprise non plus que de retrouver, sous les traits de Sieglinde, la grande artiste qu'est Mme Raunay. Ce rôle qui est difficile entre tous, et ingrat, ce rôle tout de passion intérieure et qui s'oppose si dangereusement pour l'interprète à l'héroïsme extérieur de Siegmund, ce rôle ne pouvait être chanté ni joué avec un sentiment plus noble et plus touchant, avec une expression plus intense. Il y faut une réserve sans froideur, une tendresse pudique, un abandon qui sait se contenir ; des regards plus éloquents que les paroles, des gestes sobres, une attitude qui peigne, une tristesse qui ne se révolte point contre le sort le plus cruel. Mme Raunay a traduit cet amour qui s'avoue à peine, cette ferveur un peu désenchantée et cette douleur acablée avec une simplicité de moyens, une sincérité, une noblesse, une émotion admirables. On n'imagine point que Sieglinde puisse être ni plus tragique, ni plus douloureuse, ni plus belle.

Nous avons retrouvé dans la *Walkyrie* la voix généreuse, le jeu ardent et juvénile de M. Rousset, et la fièvre et l'impressionnante perfection vocale et dramatique de M. Delmas ; nous avons retrouvé aussi, dans les huit *Walkyries*, trois des Filles du Rhin, et en tête l'éclatante Helwig qui réalise Mme Charlotte Lormont, à côté de Mmes Beriza, Lory, Delvoje, Dely, de Kowska, Mary Girard et Neral. Et là aussi nous avons admiré la voix et la silhouette frappante de M. Vallier et la très belle allure de Mme Mally Borgia.

Dans le *Rheingold* nous avions eu un arc-en-ciel magnifique ; dans la *Walkyrie* nous avons eu une belle chevauchée ; l'un et l'autre effet sont l'œuvre de M. Frey, M. Visconti a brossé de très impressionnants décors.

Nous pouvons attendre maintenant sans crainte et avec beaucoup d'impatience *Siegfried* et le *Crépuscule*, qui compléteront une des plus belles manifestations que nous devions à M. Raoul Gunsbourg.

Robert Brussel.

#### COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 2 heures, matinée (avec le concours des artistes de l'Opéra-Comique), *Cendrillon* (Mlle La Palma, Balais, Koroff, Herleroy, de Choisy, Villette, MM. Vaur, Gourdon, Luceau, Dousset, Barthez).

Au théâtre Réjane, à 2 heures, dernière matinée, et à 8 h. 1/2, dernière représentation de *La Course du flambeau* (Mme Réjane).

Au théâtre Michel, à 2 h. 1/2, Matinée à 8 heures, Au programme : *Comme son, le Poulailler* et *Feu la mère de Madame*. Mlle Armande Cassive joua pour la der-

Feuilleton du FIGARO du 7 Février

(34)

## MÉTROPOLIS

### XIV

De retour à New-York, Montagu se replongea dans ses livres ; Alice, de son côté, consacra tous ses moments de loisir à surveiller les progrès de la toilette inédite qu'elle devait inaugurer au grand bal de Mme Devon, pour soutenir l'honneur de la famille.

Le jour solennel approchait ; toute la semaine, la Société fut dans cet état d'impatience fébrile où l'on voit les enfants à la veille des grandes vacances. Toutes les personnes que Montagu fréquentait devaient assister à la fête, à l'exception de celles qui avaient le malheur d'être en deuil. Toutes s'entretenaient des gens qui avaient eu le désappointement de ne pas recevoir d'invitation et qui s'étaient, à coup sûr, de jalousie et de colère.

Les deux palais, jumeaux de Mme Devon ouvrirent leurs portes de bonne heure, le soir fixé ; mais peu d'invités s'y présentèrent avant minuit. Il était de mode de passer d'abord la soirée à l'Opéra, non sans avoir au préalable dîné en ville.

Heureux ceux que leur foie ne trahissait pas après cette solennité ! car à une heure il fallut faire honneur au fastueux premier souper de Mme Devon, et à quatre heures, au second.

Ces festins avaient été entièrement préparés dans les cuisines de Mme Devon, dont c'était l'orgueil de ne jamais recourir à des pourvoyeurs, et qui avait dû faire venir chez elle pour huit jours, une

douzaine de cuisiniers supplémentaires. Montagu n'était pas encore revenu de la surprise que lui avait causée la découverte de ce phénomène moutard appelé Mme Devon. Il figura cependant au sein mûx parmi la cohue des invités, et il se tira très bien d'affaire, à part qu'il lia conversation, à un moment donné, avec un des nombreux défectifs, qu'il prit pour un homme du monde. Mais, tout en subissant l'épreuve des présentations et des danses, il ne cessa d'observer et de réfléchir.

Le grand escalier, la salle de danse et les salons avaient été transformés en jardins tropicaux, avec des palmiers, de la vigne grimpante, des azalées, des roses et de grands vases de tulipes écarlates dans lesquels étaient dissimulées des centaines de lampes électriques. D'après les journaux, ce bal avait épuisé toute la provision de fleurs de tous les jardiniers, de New-York à Atlanta.

Dans le salon de réception, la vieille dame recevait les hommages des arrivants, debout sous un dais d'orchidées. Elle était plus peinte que jamais, portait une robe de pourpre royale lamée d'argent et toute une lourde armure de pierres précieuses.

Tout d'après les journaux, la valeur totale des diamants réunis dans ce bal dépassait vingt millions de dollars.

On se sentait écrasé par tant de splendeurs. Il y eut un cotillon dansé par deux cents dames en toilettes somptueuses et leurs cavaliers ; ce fut un merveilleux spectacle, qu'on n'eût cru possible que dans un conte de fées ou un vieux roman de chevalerie. Il y eut quatre distributions d'accessoires, et chaque fois ce fut une provision d'objets d'art et de bijoux qui semblaient naître sous la baguette d'un magicien.

Mme Devon ne tarda pas à disparaître ; mais les réjouissances continuèrent jusqu'au petit matin, et toute la nuit les salons et salons des deux grands palais restèrent si pleins de monde qu'on y circulait difficilement.

Mais à quoi avait servi toute cette splendeur ? à quoi avait servi l'énorme effort humain qu'elle représentait ? Voilà ce qu'on se demandait en rentrant chez soi.

Et ce n'était pas tout ; cette soirée n'était pas destinée à rester unique en son genre, elle n'était que le modèle que chacun se disposait à suivre dans la mesure de son argent. Elle n'était qu'un signal annonçant au public l'ouverture de la « saison », elle ouvrait les écluses de la dissipation, laissant libre cours aux torrents de la prodigalité.

De toutes parts les fêtes allaient se multiplier ; on allait avoir trois banquets par nuit, puisque l'usage était maintenant de donner un dîner et deux soupers dans les soirées ! Pour remplir le reste des journées, il y aurait les réceptions, les théés, les auditions musicales ; on n'aurait que l'embarras du choix parmi les distractions offertes, sans sortir du cercle des personnes rencontrées chez Mme Devon.

Il fallait compter aussi, par dizaines de mille, les aspirants et les imitateurs dont la ville était pleine ; et puis, les autres villes où des milliers de femmes n'avaient d'autre occupation que de chercher à singer ce qui se faisait dans la Métropole. C'était un déluge de destruction inimaginable, assourdissant et étourdissant comme les chutes du Niagara.

Pour en bien comprendre l'importance et le sens profond, il fallait voir au delà du cercle où il débordait ; il fallait en étudier le contre-coup dans toute la nation.

Les innombrables fournisseurs de la Société s'ingéniaient infatigablement à surexciter sa prodigalité, à lui faire acheter le plus de superflu possible.

Pour cela, ils avaient inventé ce qu'on appelait les « Modes », petites bazarilles de coupe ou de genre, grâces auxquelles tout ce que leurs clients achetaient ne tardait pas à être plus ou moins.</



nière fois en matinée, *Feu la mère de Madame*.

— Au théâtre Femina, à 3 heures, *Matinée pour la jeunesse*, la Revue, nouvelles scènes. Métro-Alma. Fautouils depuis 3 francs.

#### Ce soir :

A la Comédie-Française, à 8 h. 1/4 très précises, *Gringoire* (MM. Silvain, Georges Berry, Joliet, Hamel, Mmes Lara, Lyndes, la Princesse, MM. de Féraudy, Henry Mayer, Paul Numa, Mmes Berthe Cerny, Lyndes), *l'Anglais tel qu'on le parle* (MM. de Féraudy, Cerny, André, Brunot, Paul Numa, Mmes Francine Clary, Gabrielle Robinne).

A l'Opéra-Comique, à 8 heures, *Carmen* (Mmes Mérentié, Nelly Martyl, MM. Léon Beyle, Blanchard).

— A l'Odéon, à 8 h. 3/4, *Les Grands* (Mmes Lutz, Jeanne Lion, Grumbach, Barsange, André Pascal, MM. Desjardins, Desfontaines, Denis d'Inès, Maupré, Chabreuil).

— Aux Variétés, à 9 heures précises, *Le Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Colombey, Moricey, Simon, etc.), *Mme Marcelle Lender*, *Amélie Deltre*, etc.), et *Mlle Lantelme* dans le rôle de *Marthe Boudier*.

— A 11 heures, au 3<sup>e</sup> acte, la *Réception officielle*, commencera, à 8 h. 1/4, par un *marin trop marin* Mlle Chapelas, Harold, MM. Rocher, Dupuis, Reys.

— Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/4, *La Dame blanche* (Mmes Castel, Tiphaine, Béral, MM. Devriès, Féraud, Saint-Pol, Désiré, Boutelou, Chacon).

— A la Renaissance, à 9 heures précises, *l'Oiseau blessé* (Mmes Eve Lavallière, Andrée Mégard, Juliette Darcourt, Jeanne Desclous, Antonia Hart, M. L. Herrouët, MM. L. Guiry, A. Dubosc, V. Boucher, C. Mosnier, Farhié).

— Au théâtre Réjane, à 8 h. 1/2, *La Course du Flambeau* (Mmes Réjane, Daynes-Grasot, Avril, Bernon, Fuster, MM. Signoret, Duquesne, Varenne, Montev, etc.).

— Au théâtre Michel, à 9 heures, pour les représentations de Mlle Armande Cassive, *Feu la mère de Madame* (Mmes Armande Cassive, Chalon, MM. Harry Baur, Lacoste); *Le Poultailler* (Mmes Jeanne Thomassin, Renée Félyne, Juliette Margel, Mme Berthe Legrand, Mlle Mario Galvini, M. Pierre Magnier, Henry Burquet, Bouchez et Keller). On commencera par la *Comparaison* (Mlle Depallin, Deslys, MM. Brunière et Miller).

— Aux Capucines, à 9 heures, la 23-2 (Mlle Siamé), *la Méséant du cœur* (Mlle Marguerite Brétil, Diane Lemoine, Anie Perrey, MM. Carpentier, Orsy, O. qui ! La neuve ! revue gaillarde (Mlle Thérèse Cernay, Spinnelly, Debrénis, MM. Berthez, Prad, Darley).

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *Un Concert chez les Capucines*, *Chez Agathe*, *Justice est faite*; *Le Puits n° 4*.

— A la Comédie-Royale, à 9 heures, *L'Edredon* (Mlle Méryvyn, M. Carles, MM. Victor Hilly, Rabile), *En canotiers* (Mlle Colette Willy, Fany-Valde, MM. Saulon, Georges Priour), *Beurrierie ou les avantages de la lecture* (M. Galipaux, Mlle Mario Galvini, Mlle André Glad, M. Léry), *Coffeur pour dames*, et *Théâtre, chapeau... poilu*, fantaisie parisienne (Mlle Alice Bonheur, M. Paul Ardou, etc.).

Hier :

M. Edmond Rostand — qu'accompagnait Mme Rostand — s'est rendu à la Porte-Saint-Martin et a conféré avec MM. Hertz et Jean Coquelin sur les décors et l'interprétation de *Chantecler*.

M. Jean Coquelin était allé chercher M. Edmond Rostand à l'hôtel Maurice. Il lui a apporté une réduction en bronze du *Voltaire* de Houdon, qu'on peut voir à la Comédie-Française. Coquelin avait pour ce bronze une prédilection toute particulière, et en le donnant à M. Edmond Rostand, M. Jean Coquelin a voulu lui offrir un souvenir d'artiste.

Il illustre comédien qui souhaitait que le bronze appartint un jour au poète de *Cyrano de Bergerac* et de *Chantecler*.

Nous avons reçu hier la lettre suivante :

Cher monsieur Basset,

Plusieurs de vos collègues ont annoncé ce matin que j'étais nommé premier chef d'orchestre au théâtre des Folies-Dramatiques. La nouvelle est inexacte, attendu que je suis au théâtre des Variétés pour un engagement.

Merci et croyez-moi votre tout dévoué,

E. LASSALLE,

chef d'orchestre au théâtre des Variétés.

Mlle Biana Duhamel a été conduite, hier, avec d'infinies précautions, par Mlle Jeanne Saulier à la maison de santé du docteur Comar. La brillante artiste des Variétés, que nous avions le plaisir de voir hier au soir, nous confiait son espoir d'une guérison qui, pour être longue, paraît certaine. Ce qu'elle ne nous disait point, mais ce que nous nous sommes aperçus par l'entourage de Mlle Biana Duhamel, c'est la touchante sollicitude, ce sont les soins exquis que prodigues Mlle Jeanne Saulier à sa camarade. Mlle Jeanne Saulier a montré, dans cette circonstance, que le talent et les dons du cœur, chez les véritables artistes, se trouvent toujours réunis.

Demain :

Mlle Louise Grandjean chantera demain le *Crepuscule des dieux*, à l'Opéra. Si écriant que soit le rôle de Brunnhilde, l'émouvante cantatrice interprète depuis la première représentation avec une vaillance qui est à la hauteur de son admirable talent. Elle y est chaque fois acclamée et ce rôle restera un des plus beaux de sa carrière.

M. Godart chantera Stiegritz, qui lui a valu déjà de chaleureux bravos; MM. A. Gresse, Danges et Ducloux chanteront les autres rôles et continueront, avec Mlle Louise Grandjean en tête, une interprétation hors de pair.

Au jour le jour :

La semaine dans les théâtres subventionnés :

A l'Opéra : lundi, le *Crepuscule des dieux*, (Mlle L. Grandjean, Fœrt, Charbonnel, Campredon, Laute, Lapeyrette, Caro-Lucas, Baron, MM. Godart, A. Gresse, Danges, Ducloux); mercredi, *Lohengrin* (Mlle L. Grandjean, Fœrt, MM. Franz, Ducloux, Journet, Teissier); vendredi, *Armide* (Mlle L. Grandjean, Fœrt, Laute, Carley, Campredon, MM. Fœrt, Delmas, Ducloux, Ducloux); samedi, *Samson et Dalila* (Mlle Arbell, MM. Franz, Teissier, Marcoux, Lequien), *Jacotte* (Mlle Zambelli).

A la Comédie-Française : lundi, le *Don Quichotte* (Mlle Maggy Teyte, MM. Jean Périer, Ghasne, Azéma); mercredi, à 8 h. 3/4, *Werther* (Mlle B. Lamare, MM. Léon Beyle, Jardi, Mlle Lucy Vauthrin, M. Guillaumet); jeudi, à 8 heures, représentation de l'abonnement du jeudi (série A), *Carmen* (Mlle Mérentié, M. Saligne, Mlle Nelly Martyl, M. Blanchard); vendredi, à 8 h. 1/2, *Sanga* (Mlle Chénal); samedi, à 8 h. 1/4, 8<sup>e</sup> représentation de l'abonnement du samedi (série A), *Pelléas*

et *Mélisande* (Mlle Maggy Teyte, MM. Jean Périer, Ghasne, Azéma).

A l'Odéon : aujourd'hui, à 2 heures, en matinée, *les Grands*; en soirée, à 8 h. 3/4, *les Grands*; lundi, mardi, mercredi, *les Grands*; jeudi, en matinée (première série d'abonnement du jeudi), *Andromaque*, mise en scène du dix-septième siècle, conférence par M. Abel Bonnard; en soirée, *les Grands*; vendredi et samedi, *les Grands*.

Les études de *Salomé* s'avancent à l'Opéra-Comique; hier a eu lieu la première répétition à l'italienne des interprètes assistés sur la scène, chantant leurs rôles et accompagnés par l'orchestre. L'ouvrage de MM. Adolphe Aderer et Salvayre passera vers le 20.

A l'Opéra-Comique, à 8 heures, *Carmen* (Mmes Mérentié, Nelly Martyl, MM. Léon Beyle, Blanchard).

— A l'Odéon, à 8 h. 3/4, *Les Grands* (Mmes Lutz, Jeanne Lion, Grumbach, Barsange, André Pascal, MM. Desjardins, Desfontaines, Denis d'Inès, Maupré, Chabreuil).

— Aux Variétés, à 9 heures précises, *Le Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Colombey, Moricey, Simon, etc.), *Mme Marcelle Lender*, *Amélie Deltre*, etc.), et *Mlle Lantelme* dans le rôle de *Marthe Boudier*.

— A 11 heures, au 3<sup>e</sup> acte, la *Réception officielle*, commencera, à 8 h. 1/4, par un *marin trop marin* Mlle Chapelas, Harold, MM. Rocher, Dupuis, Reys.

— Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/4, *La Dame blanche* (Mmes Castel, Tiphaine, Béral, MM. Devriès, Féraud, Saint-Pol, Désiré, Boutelou, Chacon).

— A la Renaissance, à 9 heures précises, *l'Oiseau blessé* (Mmes Eve Lavallière, Andrée Mégard, Juliette Darcourt, Jeanne Desclous, Antonia Hart, M. L. Herrouët, MM. L. Guiry, A. Dubosc, V. Boucher, C. Mosnier, Farhié).

— Au théâtre Réjane, à 8 h. 1/2, *La Course du Flambeau* (Mmes Réjane, Daynes-Grasot, Avril, Bernon, Fuster, MM. Signoret, Duquesne, Varenne, Montev, etc.).

— Au théâtre Michel, à 9 heures, pour les représentations de Mlle Armande Cassive, *Feu la mère de Madame* (Mmes Armande Cassive, Chalon, MM. Harry Baur, Lacoste); *Le Poultailler* (Mmes Jeanne Thomassin, Renée Félyne, Juliette Margel, Mme Berthe Legrand, Mlle Mario Galvini, M. Pierre Magnier, Henry Burquet, Bouchez et Keller). On commencera par la *Comparaison* (Mlle Depallin, Deslys, MM. Brunière et Miller).

— Aux Capucines, à 9 heures, la 23-2 (Mlle Siamé), *la Méséant du cœur* (Mlle Marguerite Brétil, Diane Lemoine, Anie Perrey, MM. Carpentier, Orsy, O. qui ! La neuve ! revue gaillarde (Mlle Thérèse Cernay, Spinnelly, Debrénis, MM. Berthez, Prad, Darley).

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *Un Concert chez les Capucines*, *Chez Agathe*, *Justice est faite*; *Le Puits n° 4*.

— A la Comédie-Royale, à 9 heures, *L'Edredon* (Mlle Méryvyn, M. Carles, MM. Victor Hilly, Rabile), *En canotiers* (Mlle Colette Willy, Fany-Valde, MM. Saulon, Georges Priour), *Beurrierie ou les avantages de la lecture* (M. Galipaux, Mlle Mario Galvini, Mlle André Glad, M. Léry), *Coffeur pour dames*, et *Théâtre, chapeau... poilu*, fantaisie parisienne (Mlle Alice Bonheur, M. Paul Ardou, etc.).

Hier :

M. Edmond Rostand — qu'accompagnait Mme Rostand — s'est rendu à la Porte-Saint-Martin et a conféré avec MM. Hertz et Jean Coquelin sur les décors et l'interprétation de *Chantecler*.

M. Jean Coquelin était allé chercher M. Edmond Rostand à l'hôtel Maurice. Il lui a apporté une réduction en bronze du *Voltaire* de Houdon, qu'on peut voir à la Comédie-Française. Coquelin avait pour ce bronze une prédilection toute particulière, et en le donnant à M. Edmond Rostand, M. Jean Coquelin a voulu lui offrir un souvenir d'artiste.

Il illustre comédien qui souhaitait que le bronze appartint un jour au poète de *Cyrano de Bergerac* et de *Chantecler*.

Nous avons reçu hier la lettre suivante :

Cher monsieur Basset,

Plusieurs de vos collègues ont annoncé ce matin que j'étais nommé premier chef d'orchestre au théâtre des Folies-Dramatiques. La nouvelle est inexacte, attendu que je suis au théâtre des Variétés pour un engagement.

Merci et croyez-moi votre tout dévoué,

E. LASSALLE,

chef d'orchestre au théâtre des Variétés.

Mlle Biana Duhamel a été conduite, hier, avec d'infinies précautions, par Mlle Jeanne Saulier à la maison de santé du docteur Comar. La brillante artiste des Variétés, que nous avions le plaisir de voir hier au soir, nous confiait son espoir d'une guérison qui, pour être longue, paraît certaine. Ce qu'elle ne nous disait point, mais ce que nous nous sommes aperçus par l'entourage de Mlle Biana Duhamel, c'est la touchante sollicitude, ce sont les soins exquis que prodigues Mlle Jeanne Saulier à sa camarade. Mlle Jeanne Saulier a montré, dans cette circonstance, que le talent et les dons du cœur, chez les véritables artistes, se trouvent toujours réunis.

Demain :

Mlle Louise Grandjean chantera demain le *Crepuscule des dieux*, à l'Opéra. Si écriant que soit le rôle de Brunnhilde, l'émouvante cantatrice interprète depuis la première représentation avec une vaillance qui est à la hauteur de son admirable talent. Elle y est chaque fois acclamée et ce rôle restera un des plus beaux de sa carrière.

M. Godart chantera Stiegritz, qui lui a valu déjà de chaleureux bravos; MM. A. Gresse, Danges et Ducloux chanteront les autres rôles et continueront, avec Mlle Louise Grandjean en tête, une interprétation hors de pair.

Au jour le jour :

La semaine dans les théâtres subventionnés :

A l'Opéra : lundi, le *Crepuscule des dieux*, (Mlle L. Grandjean, Fœrt, Charbonnel, Campredon, Laute, Lapeyrette, Caro-Lucas, Baron, MM. Godart, A. Gresse, Danges, Ducloux); mercredi, *Lohengrin* (Mlle L. Grandjean, Fœrt, MM. Franz, Ducloux, Journet, Teissier); vendredi, *Armide* (Mlle L. Grandjean, Fœrt, Laute, Carley, Campredon, MM. Fœrt, Delmas, Ducloux, Ducloux); samedi, *Samson et Dalila* (Mlle Arbell, MM. Franz, Teissier, Marcoux, Lequien), *Jacotte* (Mlle Zambelli).

A la Comédie-Française : lundi, le *Don Quichotte* (Mlle Maggy Teyte, MM. Jean Périer, Ghasne, Azéma); mercredi, à 8 h. 3/4, *Werther* (Mlle B. Lamare, MM. Léon Beyle, Jardi, Mlle Lucy Vauthrin, M. Guillaumet); jeudi, à 8 heures, représentation de l'abonnement du jeudi (série A), *Carmen* (Mlle Mérentié, M. Saligne, Mlle Nelly Martyl, M. Blanchard); vendredi, à 8 h. 1/2, *Sanga* (Mlle Chénal); samedi, à 8 h. 1/4, 8<sup>e</sup> représentation de l'abonnement du samedi (série A), *Pelléas*

et *Mélisande* (Mlle Maggy Teyte, MM. Jean Périer, Ghasne, Azéma).

A l'Odéon : aujourd'hui, à 2 heures, en matinée, *les Grands*; en soirée, à 8 h. 3/4, *les Grands*; lundi, mardi, mercredi, *les Grands*; jeudi, en matinée (première série d'abonnement du jeudi), *Andromaque*, mise en scène du dix-septième siècle, conférence par M. Abel Bonnard; en soirée, *les Grands*; vendredi et samedi, *les Grands*.

Les études de *Salomé* s'avancent à l'Opéra-Comique; hier a eu lieu la première répétition à l'italienne des interprètes assistés sur la scène, chantant leurs rôles et accompagnés par l'orchestre. L'ouvrage de MM. Adolphe Aderer et Salvayre passera vers le 20.

A l'Opéra-Comique, à 8 heures, *Carmen* (Mmes Mérentié, Nelly Martyl, MM. Léon Beyle, Blanchard).

— A l'Odéon, à 8 h. 3/4, *Les Grands* (Mmes Lutz, Jeanne Lion, Grumbach, Barsange, André Pascal, MM. Desjardins, Desfontaines, Denis d'Inès, Maupré, Chabreuil).

— Aux Variétés, à 9 heures précises, *Le Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Colombey, Moricey, Simon, etc.), *Mme Marcelle Lender*, *Amélie Deltre*, etc.), et *Mlle Lantelme* dans le rôle de *Marthe Boudier*.

— A 11 heures, au 3<sup>e</sup> acte, la *Réception officielle*, commencera, à 8 h. 1/4, par un *marin trop marin* Mlle Chapelas, Harold, MM. Rocher, Dupuis, Reys.

— Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/4, *La Dame blanche* (Mmes Castel, Tiphaine, Béral, MM. Devriès, Féraud, Saint-Pol, Désiré, Boutelou, Chacon).

— A la Renaissance, à 9 heures précises, *l'Oiseau blessé* (Mmes Eve Lavallière, Andrée Mégard, Juliette Darcourt, Jeanne Desclous, Antonia Hart, M. L. Herrouët, MM. L. Guiry, A. Dubosc, V. Boucher, C. Mosnier, Farhié).

— Au théâtre Réjane, à 8 h. 1/2, *La Course du Flambeau* (Mmes Réjane, Daynes-Grasot, Avril, Bernon, Fuster, MM. Signoret, Duquesne, Varenne, Montev, etc.).

— Au théâtre Michel, à 9 heures, pour les représentations de Mlle Armande Cassive, *Feu la mère de Madame* (Mmes Armande Cassive, Chalon, MM. Harry Baur, Lacoste); *Le Poultailler* (Mmes Jeanne Thomassin, Renée Félyne, Juliette Margel, Mme Berthe Legrand, Mlle Mario Galvini, M. Pierre Magnier, Henry Burquet, Bouchez et Keller). On commencera par la *Comparaison* (Mlle Depallin, Deslys, MM. Brunière et Miller).

— Aux Capucines, à 9 heures, la 23-2 (Mlle Siamé), *la Méséant du cœur* (Mlle Marguerite Brétil, Diane Lemoine, Anie Perrey, MM. Carpentier, Orsy, O. qui ! La neuve ! revue gaillarde (Mlle Thérèse Cernay, Spinnelly, Debrénis, MM. Berthez, Prad, Darley).

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *Un Concert chez les Capucines*, *Chez Agathe*, *Justice est faite*; *Le Puits n° 4*.

— A la Comédie-Royale, à 9 heures, *L'Edredon* (Mlle Méryvyn, M. Carles, MM. Victor Hilly, Rabile), *En canotiers* (Mlle Colette Willy, Fany-Valde, MM. Saulon, Georges Priour), *Beurrierie ou les avantages de la lecture* (M. Galipaux, Mlle Mario Galvini, Mlle André Glad, M. Léry), *Coffeur pour dames*, et *Théâtre, chapeau... poilu*, fantaisie parisienne (Mlle Alice Bonheur, M. Paul Ardou, etc.).

Hier :

M. Edmond Rostand — qu'accompagnait Mme Rostand — s'est rendu à la Porte-Saint-Martin et a conféré avec MM. Hertz et Jean Coquelin sur les décors et l'interprétation de *Chantecler*.

M. Jean Coquelin était allé chercher M. Edmond Rostand à l'hôtel Maurice. Il lui a apporté une réduction en bronze du *Voltaire* de Houdon, qu'on peut voir à la Comédie-Française. Coquelin avait pour ce bronze une prédilection toute particulière, et en le donnant à M. Edmond Rostand, M. Jean Coquelin a voulu lui offrir un souvenir d'artiste.

Il illustre comédien qui souhaitait que le bronze appartint un jour au poète de *Cyrano de Bergerac* et de *Chantecler*.

Nous avons reçu hier la lettre suivante :

Cher monsieur Basset,

Plusieurs de vos collègues ont annoncé ce matin que j'étais nommé premier chef d'orchestre au théâtre des Folies-Dramatiques. La nouvelle est inexacte, attendu que je suis au théâtre des Variétés pour un engagement.

Merci et croyez-moi votre tout dévoué,

E. LASSALLE,

chef d'orchestre au théâtre des Variétés.

Mlle Biana Duhamel a été conduite, hier, avec d'infinies précautions, par Mlle Jeanne Saulier à la maison de santé du docteur Comar. La brillante artiste des Variétés, que nous avions le plaisir de voir hier au soir, nous confiait son espoir d'une guérison qui, pour être longue, paraît certaine. Ce qu'elle ne nous disait point, mais ce que nous nous sommes aperçus par l'entourage de Mlle Biana Duhamel, c'est la touchante sollicitude, ce sont les soins exquis que prodigues Mlle Jeanne Saulier à sa camarade. Mlle Jeanne Saulier a montré, dans cette circonstance, que le talent et les dons du cœur, chez les véritables artistes, se trouvent toujours réunis.

Demain :

Mlle Louise Grandjean chantera demain le *Crepuscule des dieux*, à l'Opéra. Si écriant que soit le rôle de Brunnhilde, l'émouvante cantatrice interprète depuis la première représentation avec une vaillance qui est à la hauteur de son admirable talent. Elle y est chaque fois acclamée et ce rôle restera un des plus beaux de sa carrière.

M. Godart chantera Stiegritz, qui lui a valu déjà de chaleureux bravos; MM. A. Gresse, Danges et Ducloux chanteront les autres rôles et continueront, avec Mlle Louise Grandjean en tête, une interprétation hors de pair.

Au jour le jour :

La semaine dans les théâtres subventionnés :

A l'Opéra : lundi, le *Crepuscule des dieux*, (Mlle L. Grandjean, Fœrt, Charbonnel, Campredon, Laute, Lapeyrette, Caro-Lucas, Baron, MM. Godart, A. Gresse, Danges, Ducloux); mercredi, *Lohengrin* (Mlle L. Grandjean, Fœrt, MM. Franz, Ducloux, Journet, Teissier); vendredi, *Armide* (Mlle L. Grandjean, Fœrt, Laute, Carley, Campredon, MM. Fœrt, Delmas, Ducloux, Ducloux); samedi, *Samson et Dalila* (Mlle Arbell, MM. Franz, Teissier, Marcoux, Lequien), *Jacotte* (Mlle Zambelli).

A la Comédie-Française : lundi, le *Don Quichotte* (Mlle Maggy Teyte, MM. Jean Périer, Ghasne, Azéma); mercredi, à 8 h. 3/4, *Werther* (Mlle B. Lamare, MM. Léon Beyle, Jardi, Mlle Lucy Vauthrin, M. Guillaumet); jeudi, à 8 heures, représentation de l'abonnement du jeudi (série A), *Carmen* (Mlle Mérentié, M. Saligne, Mlle Nelly Martyl, M. Blanchard); vendredi, à 8 h. 1/2, *Sanga* (Mlle Chénal); samedi, à 8 h. 1/4, 8<sup>e</sup> représentation de l'abonnement du samedi (série A), *Pelléas*

et *Mélisande* (Mlle Maggy Teyte, MM. Jean Périer, Ghasne, Azéma).

A l'Odéon : aujourd'hui, à 2 heures, en matinée, *les Grands*; en soirée, à 8 h. 3/4, *les Grands*; lundi, mardi, mercredi, *les Grands*; jeudi, en matinée (première série d'abonnement du jeudi), *Andromaque*, mise en scène du dix-septième siècle, conférence par M. Abel Bonnard; en soirée, *les Grands*; vendredi et samedi, *les Grands*.

Les études de *Salomé* s'avancent à l'Opéra-Comique; hier a eu lieu la première répétition à l'italienne des interprètes assistés sur la scène, chantant leurs rôles et accompagnés par l'orchestre. L'ouvrage de MM. Adolphe Aderer et Salvayre passera vers le 20.

A l'Opéra-Comique, à 8 heures, *Carmen* (Mmes Mérentié, Nelly Martyl, MM. Léon Beyle, Blanchard).

— A l'Odéon, à 8 h. 3/4, *Les Grands* (Mmes Lutz, Jeanne Lion, Grumbach, Barsange, André Pascal, MM. Desjardins, Desfontaines, Denis d'Inès, Maupré, Chabreuil).

— Aux Variétés, à 9 heures précises, *Le Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Colombey, Moricey, Simon, etc.), *Mme Marcelle Lender*, *Amélie Deltre*, etc.), et *Mlle Lantelme* dans le rôle de *Marthe Boudier*.

— A 11 heures, au 3<sup>e</sup> acte, la *Réception officielle*, commencera, à 8 h. 1/4, par un *marin trop marin* Mlle Chapelas, Harold, MM. Rocher, Dupuis, Reys.

— Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/4, *La Dame blanche* (Mmes Castel, Tiphaine, Béral, MM. Devriès, Féraud, Saint-Pol, Désiré, Boutelou, Chacon).

— A la Renaissance, à 9 heures précises, *l'Oiseau blessé* (Mmes Eve Lavallière, Andrée Mégard, Juliette Darcourt, Jeanne Desclous, Antonia Hart, M. L. Herrouët, MM. L. Guiry, A. Dubosc, V. Boucher, C. Mosnier, Farhié).

— Au théâtre Réjane, à 8 h. 1/2, *La Course du Flambeau* (Mmes Réjane, Daynes-Grasot, Avril, Bernon, Fuster, MM. Signoret, Duquesne, Varenne, Montev, etc.).

— Au théâtre Michel, à 9 heures, pour les représentations de Mlle Armande Cassive, *Feu la mère de Madame* (Mmes Armande Cassive, Chalon, MM. Harry Baur, Lacoste); *Le Poultailler* (Mmes Jeanne Thomassin, Renée Félyne, Juliette Margel, Mme Berthe Legrand, Mlle Mario Galvini, M. Pierre Magnier, Henry Burquet, Bouchez et Keller). On commencera par la *Comparaison* (Mlle Depallin, Deslys, MM. Brunière et Miller).

— Aux Capucines, à 9 heures, la 23-2 (Mlle Siamé), *la Méséant du cœur* (Mlle Marguerite Brétil, Diane Lemoine, Anie Perrey, MM. Carpentier, Orsy, O. qui ! La neuve ! revue gaillarde (Mlle Thérèse Cernay, Spinnelly, Debrénis, MM. Berthez, Prad, Darley).

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *Un Concert chez les Capucines*, *Chez Agathe*, *Justice est faite*; *Le Puits n° 4*.

— A la Comédie-Royale, à 9 heures, *L'Edredon* (Mlle Méryvyn, M. Carles, MM. Victor Hilly, Rabile), *En canotiers* (Mlle Colette Willy, Fany-Valde, MM. Saulon, Georges Priour), *Beurrierie ou les avantages de la lecture* (M. Galipaux, Mlle Mario Galvini, Mlle André Glad, M. Léry), *Coffeur pour dames*, et *Théâtre, chapeau... poilu*, fantaisie parisienne (Mlle Alice Bonheur, M. Paul Ardou, etc.).

Hier :

M. Edmond Rostand — qu'accompagnait Mme Rostand — s'est rendu à la Porte-Saint-Martin et a conféré avec MM. Hertz et Jean Coquelin sur les décors et l'interprétation de *Chantecler*.

M. Jean Coquelin était allé chercher M. Edmond Rostand à l'hôtel Maurice. Il lui a apporté une réduction en bronze du *Voltaire* de Houdon, qu'on peut voir à la Comédie-Française. Coquelin avait pour ce bronze une prédilection toute particulière, et en le donnant à M. Edmond Rostand, M. Jean Coquelin a voulu lui offrir un souvenir d'artiste.

Il illustre comédien qui souhaitait que le bronze appartint un jour au poète de *Cyrano de Bergerac* et de *Chantecler*.

Nous avons reçu hier la lettre suivante :

Cher monsieur Basset,

Plusieurs de vos collègues ont annoncé ce matin que j'étais nommé premier chef d'orchestre au théâtre des Folies-Dramatiques. La nouvelle est inexacte, attendu que je suis au théâtre des Variétés pour un engagement.

Merci et croyez-moi votre tout dévoué,



